

VOODOO NICK STONE LAND

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

NICK STONE

Voodoo Land

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SAMUEL TODD

nrf

GALLIMARD

Titre original :

KING OF SWORDS

© *Nick Stone, 2007.*

© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Pour Papa

I have supped full with horrors.

MACBETH
Acte V, scène 5

Première partie
NOVEMBRE 1980

La dernière chose dont il avait besoin, ou qu'il souhaitait à la fin de son service, c'était bien ce grand singe mort ; mais il était là — un cadavre au mauvais moment. Larry Gibson, garde de nuit au Parc des primates, fixait la chose brillante dans le faisceau de sa lampe torche — une masse cruciforme de fourrure noire étendue dans l'herbe à moins d'une dizaine de mètres devant la clôture, la tête tournée vers les étoiles et les paumes ouvertes. À laquelle des quinze espèces vantées dans la littérature produite par le zoo ce spécimen appartenait-il ? Il l'ignorait et s'en moquait. Une seule certitude : il fallait qu'il prenne une décision. Et vite.

Il pesa le pour et le contre, se demanda que faire pour en faire le moins possible : il pouvait tirer le signal d'alarme, ne pas bouger et filer un coup de main si jamais on l'exigeait de lui. Il pouvait aussi ignorer King Kong pendant les dix minutes qu'il lui restait avant la quille. Il était mort de fatigue. La faute aux speeds qu'il avait gobés dimanche soir. Résultat : cinquante-neuf heures qu'il n'avait pas dormi, son record. La première fois qu'il dépassait les quarante-huit heures. On était mercredi matin. À court de cachetons, tout ce sommeil volé le rattrapait et, en douce, s'apprêtait à lui tomber dessus tel un sac de plâtre humide.

Il regarda sa montre : cinq heures vingt et une. Il fallait impéra-

tivement qu'il se tire pour rentrer chez lui, s'allonger et dormir. Son autre boulot — responsable de supermarché — l'attendait à treize heures. Pour la pension alimentaire et l'éducation du gosse. Ce job-ci — payé au noir — c'était pour le corps, l'esprit et le toit au-dessus de sa tête. Il ne pouvait absolument pas se permettre de merder.

Le docteur Jenny Gold s'assoupissait au son de la radio quand le garde du secteur I, la zone la plus proche de l'entrée principale, l'avait appelée. Une histoire de gorille mort, disait-il. Elle priaït pour que ce ne soit pas Bruce, la star des pensionnaires.

Jenny était la vétérinaire en chef depuis l'ouverture du zoo, neuf ans plus tôt. Le Parc des primates, c'était l'idée géniale de Harold et Henry Yik, deux frères de Hong Kong : il devait concurrencer directement l'autre parc de Miami réservé aux primates, la Jungle des singes. Celle-ci, bien que très populaire, avait un handicap : sa situation géographique — à l'écart dans les terres, à South Dade, et bien loin de la plage et de ses hôtels. Les deux frères en avaient déduit que la Jungle ne totalisait que vingt-cinq pour cent de ce qu'elle aurait pu faire si elle avait été située plus près des touristes et de leurs dollars. Ils avaient donc construit le Parc des primates à un jet de pierre de North Miami Beach — juste à côté d'une muraille d'hôtels. Plus grand et donc, selon eux, supérieur au zoo de la concurrence. À son apogée, il avait compté vingt-huit espèces de singes, du classique — chimpanzés, vêtus de short bleu, chemisette jaune à carreaux et visière rouge, si mignons dans leurs allures quasi humaines, jouant au minigolf, au base-ball et au foot ; gorilles qui se frappaient la poitrine en grondant ; babouins qui montraient leur cul rose et luisant, ainsi que leurs crocs — aux espèces plus exotiques comme les titis gris, les lémuriniens à tête de rongeur, et les atèles à tête brune, malins et aériens. Pourtant, le Parc des primates ne s'était jamais posé en alternative à la Jungle des singes qui existait depuis près de quarante ans et était considérée comme un trésor local ; emblème gen-

timent excentrique de Miami, tel l'ancien monastère espagnol, le quartier Art déco de South Beach, Vizcaya, le monumental hôtel Biltmore ou le panneau publicitaire géant Coppertone. Le nouveau zoo apparaissait froid, trop clinique et sans charme. Un zéro pointé dans cette ville. À Miami, les attractions ne marchent que par accident et non parce qu'elles sont censées le faire. Le public avait snobé le nouveau zoo. Les frères Yik songeaient à passer au bulldozer le Parc des primates pour le transformer en parc immobilier.

Et soudain, l'été dernier, Bruce, un de leurs quatre gorilles des montagnes, avait ramassé un mégot de cigare rougeoyant lancé par un visiteur. Et le singe s'était mis à tirer dessus, avant de recracher cinq cercles parfaits de fumée, les anneaux olympiques après chaque taffe. Un spectateur avait immortalisé la scène avant de transmettre les photos à une chaîne de télévision qui s'était empressée d'envoyer une équipe de tournage. Grâce à Bruce, le Parc des primates avait eu les honneurs des infos de dix-huit heures et, par ricochet, ceux du public. Les gens se pressaient au zoo dans le seul but de le voir. Les foules affluaient, souvent avec cigares, cigarettes ou pipes à lancer au gorille, dont les seules activités se résumaient désormais à fumer à la chaîne et à tousser. Les soigneurs avaient dû le mettre en quarantaine dans un enclos séparé à cause de sa nouvelle manie ; il puait tellement que les autres gorilles refusaient de l'approcher.

Jenny trouvait le sort réservé à cet animal inhumain et cruel, mais lorsqu'elle s'en était plainte aux frères Yik, ils s'étaient contentés de lui montrer les livres de comptes. Elle cherchait donc un autre boulot.

Quand elle pénétra dans la salle de contrôle, elle découvrit le garde les yeux fixés sur l'épaisse vitre blindée.

« Z'êtes la *vêto* ? » demanda-t-il, incrédule, en voyant Jenny.

Elle était menue et avait l'air toute jeune. Certains individus — en général des types libidineux ou des vieilles dames — la prenaient à tort pour une adolescente. À trente-six ans, personne d'autre qu'elle, à

sa connaissance, ne devait encore montrer ses papiers pour être servie dans un bar.

« Ouais, je suis la *véto* », répondit-elle d'un ton acerbe.

Les résultats des élections l'avaient déjà mise de mauvaise humeur. Ronald Reagan, ex-acteur de série B, avait conquis la Maison-Blanche la nuit précédente. C'était couru d'avance, vu la gestion catastrophique par Carter de la crise des otages en Iran et son approche de l'économie, entre autres choses ; mais elle espérait quand même que le peuple américain ne se laisserait pas pigeonner en votant pour Ronnie.

« Il est où ? demanda-t-elle au garde.

— Là », répondit-il, le doigt pointé vers la vitre.

De l'étage, ils dominaient le talus herbeux légèrement incliné qui séparait les bâtiments du zoo de la vaste jungle créée par l'homme où les singes vivaient. Dehors, il faisait encore sombre, bien que la lumière du jour commençât à percer, et Jenny distinguait un tas noir sur la pelouse, comme si on l'avait arrosé de pétrole pour dessiner un grand T en lettre capitale avant de l'enflammer. Elle était perplexe.

« Comment est-il passé de l'autre côté ?

— Pas de jus dans le grillage. Ça arrive sans arrêt, lâcha le garde en baissant le regard vers elle. »

La jungle était entourée d'une clôture qui délivrait une décharge légère quand on la touchait — assez pour calmer tous les singes aux velléités d'escalade.

« Descendons jeter un œil », dit-elle.

Ils firent une halte dans la salle des premiers soins au bout du couloir pour que Jenny puisse prendre un kit médical et un fusil à fléchettes qu'elle chargea. C'était leur plus grosse arme, une Remington RJ5, utilisée normalement pour anesthésier lions et tigres.

« On va *sortir* ? demanda le garde, inquiet.

— C'est ce que j'entendais par « jeter un œil ». Pourquoi ? Y a un problème ?

Elle le toisait pour bien lui faire comprendre qui commandait. Ils se regardèrent droit dans les yeux. Elle n'avait que mépris pour ce type.

Il se rattrapa aux branches. « Pas de problème », déclara-t-il sur un ton plus grave et autoritaire, avec un sourire qu'il s'imaginait rassurant, mais qui s'avérait nerveux, voire paniqué.

« Parfait, dit-elle en lui tendant le fusil. Vous savez vous en servir ?

— Bien sûr.

— S'il se réveille, tirez n'importe où, sauf dans la tête. Compris ? »

Le garde acquiesça, avec ce même sourire aux lèvres. Sa nervosité devenait contagieuse.

« Et s'il n'y a vraiment plus de jus dans cette clôture, continue-t-elle, il se pourrait qu'on ait de la compagnie. Certains singes pourraient venir voir ce que l'on fabrique. La plupart sont inoffensifs, mais surveillez les babouins. Ils mordent. Et plus fort qu'un pitbull. Leurs crocs peuvent trancher un os. »

À son regard, elle devinait la terreur sous son crâne, mais ce foutu sourire ne le quittait pas. Comme si la partie inférieure de son visage était paralysée.

Il s'aperçut qu'elle fixait sa bouche. Il se passa rapidement la langue derrière les lèvres. Le speed l'avait tellement déshydraté qu'elles étaient collées à ses gencives.

« Et on fait quoi si on est... dépassés par le nombre ? demanda-t-il.

— On court.

— *On court ?*

— On court.

— O.K. »

Ils descendirent vers le tunnel d'entrée. Jenny, un rictus diabolique vissé aux lèvres, derrière ce couillon de garde, dont on aurait

dit qu'il négociait une pente escarpée et caillouteuse, en route vers sa propre exécution.

« Je vais ouvrir la porte ; vous allez sortir en premier, dit-elle. Approchez-vous lentement. »

Elle lui tendit le fusil, puis déverrouilla la porte avant de l'ouvrir. Il fit glisser le cran de sécurité et s'avança dehors.

Ils entendaient les cris des singes — grognements, grondements, hurlements et rugissements, gutturaux et féroces ; protection du territoire et des jeunes —, le tout orchestré par les craquements et claquements des branches depuis et vers lesquelles les singes sautaient, le bruit des feuilles et des buissons maltraités en écho, telles de lourdes timbales. Puis l'odeur : celle des animaux, âcre et entêtante, l'ammoniaque, le fumier frais et le foin humide mélangés aux relents moites de la jungle, les floraisons et la pourriture, les trucs vieillissant, ceux qui poussaient et ceux qui retournaient à la terre.

Larry marcha sur la pointe des pieds, et de biais, comme convenu. La véto braqua le faisceau de sa torche vers le primate étendu à une dizaine de mètres toujours immobile. En s'approchant de la bête, il vit que sa fourrure avait une légère teinte vert métallisé, comme si son corps était parsemé de paillettes.

Il l'entendit émettre un bruit. Il s'arrêta pour écouter plus attentivement. Le son était presque inaudible et aurait pu tout aussi bien venir d'ailleurs. Puis il le distingua de nouveau. Une respiration pénible et faible, un doux gémissement, à peine perceptible derrière le chant des oiseaux perchés dans les arbres alentour.

« Je crois qu'il est vivant, murmura-t-il à la véto. M'a l'air blessé. Approchez la lumière. »

Larry avait le doigt sur la détente du fusil hypodermique braqué sur le flanc de l'animal prostré. La véto s'approcha. Le gémissement de la bête se fit plus bruyant tandis que le faisceau s'intensifiait. Ça ne ressemblait plus à un souffle, à une plainte ou autre. Mais plutôt à un bourdonnement, qui rappelait à Larry la fois où il avait piégé

un frelon dans un verre de whisky. La bestiole avait attaqué de toutes ses forces, pour tenter de s'échapper, tournoyant, donnant des coups de tête dans les parois, piquant, s'énervant un peu plus à chaque tentative infructueuse ; il l'avait regardé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La véto s'avança. Larry ne bougea pas, les mains moites sur le fusil.

« Nom de DIEU ! » cria la véto.

Le primate se réveillait. Il décolla la tête du sol.

Ils firent un pas en arrière. Le bruit se fit plus fort, un ronronnement strident s'échappa de sa gueule. Puis, soudain, à une vitesse que sa masse ne laissait soupçonner, l'animal sauta sur ses pieds et se précipita vers eux.

Larry repoussa la véto et entendit un cri. Le faisceau avait disparu. Il fit feu. La fléchette avait dû manquer sa cible car l'animal continuait de foncer droit sur eux en poussant un hurlement hideux, le bruit d'une scie qui découpe une feuille de métal, atrocement amplifié.

Larry chercha son flingue, mais avant qu'il ait eu le temps de mettre la main dessus, il fut touché de toutes parts par un orage de petits plombs durs. Ils se fracassaient sur ses mains, ses oreilles, son cou, ses jambes, ses bras, sa poitrine. Ils piquaient tous les centimètres carrés de peau exposée. Ils pénétrèrent dans ses narines et ses conduits auditifs. Il ouvrit la bouche et hurla. Ils foncèrent dans sa gorge et se rassemblèrent sur sa langue, pour rebondir contre ses joues.

Il s'écroula dans l'herbe, cracha, toussa et hoqueta ; perdu et sous le choc, il attendait que le primate le piétine et le déchiquette, se demandant où était l'animal et ce qui pouvait bien le retarder.

Jenny se précipita vers la salle de contrôle pour appeler les secours. Mise en attente. Elle vit le garde de l'autre côté de la vitre, qui cra-

chait toujours ses tripes. Elle était navrée pour lui. Il avait compris trop tard ce qu'il avait sous les yeux.

À l'opérateur, Jenny demanda deux ambulances — une pour le garde qui avait avalé une poignée de mouches vertes, et l'autre pour le corps de l'homme mort sur lequel ces mêmes insectes festoyaient avant que le garde ne les dérange.

« Qui a dit que c'était un meurtre ? demanda le lieutenant Max Mingus à son partenaire Joe Liston, qui garait sa Buick décapotable verte de 1975 devant l'entrée du Parc des primates.

— Personne, répondit Joe.

— Alors qu'est-ce qu'on fout là ?

— Notre BOU-LOT », articula Joe.

En route vers le siège de la police de Miami, il avait écouté le message de l'opérateur. Le Parc des primates était sur le chemin. Max n'avait rien entendu parce qu'il s'était très vite endormi, le visage collé à la vitre, telle une crêpe. Joe l'avait mis au parfum.

« On va juste garder le coin au chaud jusqu'à l'arrivée des autorités compétentes. On a quoi sur le feu ? Une tonne de paperasse et la sale migraine qui va avec ? T'es vraiment pressé de te coltiner tout ça ?

— Pas faux », bâilla Max.

Tous deux payaient la cuite électorale de la veille à l'*Evening Coconut*. Le Coco — de son petit nom — était un bar du centre-ville, pas loin de leur QG mais aussi au cœur du quartier des affaires de Miami. Des flics en civil, de mèche avec la foule des cols blancs qui s'encanaillaient, échappés des banques et cabinets juridiques, de l'édition et des agences de pub ou de courtage immobilier. Ils

payaient des coups aux poulets et les branchaient sur leurs histoires de guerres, écoutant avec effroi et les yeux grands ouverts de gamins siphonnés les récits de fusillades, de serial killers et autres mutilations macabres. Nombre d'idylles s'étaient nouées là, entre des cadres surmenés et stressés, sans vie en dehors de leur carrière, qui trouvaient l'âme sœur chez ces flics tout autant surmenés et stressés, sans vie en dehors de *leur* job — ou de leur vocation, pour en citer certains, car le pognon ne valait pas tripette au regard des risques qu'ils prenaient. Le bar était un excellent repaire pour glaner des à-côtés, allant du simple gardiennage d'immeuble aux enquêtes privées. Joe et Max fréquentaient le Coco avec parcimonie, et uniquement pour picoler. Ils n'aimaient pas parler de leur boulot avec des inconnus et, pour les éloigner, affichaient un air d'animosité qui tenait les civils à distance respectable.

Les acclamations saluant la victoire de Reagan (retransmise en direct par les quatre télés du bar) avaient été aussi fracassantes que le chœur d'insultes et de huées qui avait accompagné l'apparition de Carter sur les écrans, pour concéder sa défaite, les larmes aux yeux. Joe s'était senti profondément mal à l'aise. Encarté démocrate depuis toujours, il aimait et admirait Jimmy Carter. Il le pensait honnête et droit, et, plus que tout, homme de principe. Mais tous les autres flics de la ville détestaient Carter à cause du fiasco de l'affaire des boat people cubains. Grâce à lui et selon eux, désormais, être flic à Miami était un véritable cauchemar.

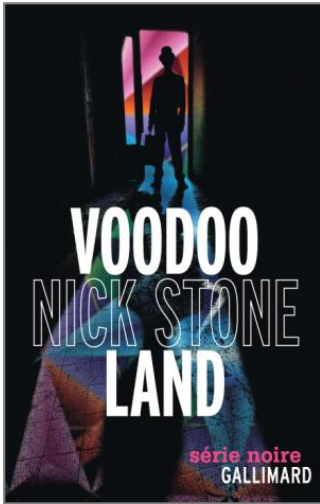
Entre le 15 avril et le 31 octobre, Fidel Castro avait expulsé depuis le port de Mariel à Cuba 125 000 de ses concitoyens vers les USA, sur des flottilles de rafiots fatigués. Si parmi les réfugiés on comptait des dissidents et leurs familles, Castro avait saisi l'occasion pour, *dixit* : « tirer la chasse d'eau de Cuba sur l'Amérique ». Il avait vidé chaque rue de son pays de tous les soûlards, mendiants, putes et infirmes et, par la même occasion, purgé prisons et hôpitaux psychiatriques de leurs pensionnaires les plus vicieux et violents. Les six derniers mois avaient vu la criminalité exploser à

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TONTON CLARINETTE, 2008 (Folio Policier n° 579)



Voodoo Land

Nick Stone

Cette édition électronique du livre

Voodoo Land de *Nick Stone*

a été réalisée le 31 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070127900).

Code Sodis : N32487 - ISBN : 9782072314124.

Numéro d'édition : 172210.